



Même si cette période de confinement est souvent très difficile à vivre, ne nous laissons pas gagner par un sentiment de « tristesse et/ou de colère ». Rire, et même pleurer de rire, semble être l'antidote idéal ! Alors, même si nous sommes loin de vous, nous aimerions vous entendre chanter avec nous cette petite chanson... « Le Frigidaire – paroles et musique de Georges Langford » adaptée, bien sûr, à la période que nous vivons.



**Refrain : Tant qui m'restera qu'chose dans l'frigidaire
j'bouge pas d'chez moi avec Germaine et la grand-mère
Mais y'a qu'chose qui me dit qu'un beau matin
Y'a un couillon qui va nous inventer l'vaccin.**



En attendant c'moment
On reste en confinement
On n'est pas malheureux
Les poules nous pondent des œufs
Et vu qu'on a l'jardin
On est les fées lapins
Pour no't c'est plus doux
Qu'coincé ent' quatre murs
Vu qu'maint'nant c'est le printemps
J'vais quand même dans mon champ
j'ai semé mes pommes de terre
Et mes z'haricots verts
J'entends les p'tits z'oiseaux
Vu qu'y a plus d'moto
Plus d'con en mobylette
A faire des galipettes.



L'curé dit plus sa messe
J'vais plus à confesse
Heureus'ment la grand-mère
L'matin fait sa prière
Pour faire cesser ce drame
Elle implore la grand' dame
Elle supplie la Sainte Vierge
Et moi, j'vais aux asperges

Et quand j'ai l'bourdon
Je lève un p'tit canon
Et comme dit l'étiquette
Avec modération
Quand tout s'ra fini
J'retrouverai mes amis
Marcel on f'ra la fête
L'soir on s'ra pompette

*Cher.es camarades et ami.es. Aujourd'hui, nous ne pouvons résister à l'envie d'insérer dans ce billet, un article de Christian Lehmann, écrivain et médecin dans les Yvelines qui tient la chronique quotidienne « d'une société sous cloche à l'heure du coronavirus » pour Libération. Rédigé le 20 avril, il fait suite à la conférence de presse tenue par Edouard Philippe et Olivier Véran le 19 avril 2020. Un article tellement criant de vérité, plein d'humour et d'humeur !
Chapeau Docteur !*



« Va falloir être un peu raisonnable, les gueux » !

Aujourd'hui, me croisant dans la glace, j'ai considéré qu'il n'était pas possible de remettre à plus tard. J'ai cherché dans l'annuaire de la ville un magasin de petit électroménager qui livre à domicile et je suis entré en contact avec la vendeuse.

Nous nous sommes fixés rendez-vous, et avons conclu la transaction à la porte de l'arrière-boutique, dans la cour. Je suis reparti en serrant fort contre ma poitrine mon Précieux, une tondeuse à cheveux.

Il est temps d'enterrer le BHL qui sommeille en moi. Ces derniers jours, je m'étais surpris à déboutonner les boutons de ma chemise, à jouer avec ma chevelure, à esquisser des sourires de grand félin. Demain avec un peu de chance j'arpenterai les rues désertes de Poissy en mode Thomas Shelby dans *Peaky Blinders*. A moins que je me foire complètement, et que je finisse en mode Yann Moix, confiné chez moi, foncièrement inutile aux hommes, à chercher comment faire passer mon narcissisme de petit bourge masculiniste pour une pensée disruptive peu orthodoxe.

Une tondeuse. Il fallait au moins ça pour faire table rase de la soirée de dimanche.

C'était long. Dieu que c'était looooooong, ce retour des «Guignols de l'(absence d')Infos». Ou ce pastiche des Nuls, je ne sais pas exactement, je n'ai pas consulté le programme. Si seulement la conférence de presse d'Edouard Philippe et d'Olivier Véran avait été jouée par Alain Chabat et Bruno Carrette, en costume noir smart, comme à la grande époque. La gueule que ça aurait eu. On en aurait eu pour notre argent pendant ces deux heures et demie où il ne s'est strictement rien passé. C'était pédagogique, certes, surtout le topo virologique de Chantal Lauby, impeccable. Avec le petit tacle de fin sur le fait qu'à cette heure il n'existait aucune preuve d'efficacité d'aucun médicament.

Mais pour le reste, quelle purge. Qu'a-t-on appris ? Que désormais les visites aux personnes âgées confinées en Ehpad seraient possibles. Ce n'est pas rien, certes. C'est un immense soulagement pour ces prisonniers de l'âge et du handicap, et pour leurs proches.

Mais en dehors de ça, quelle complaisance dans le rien. Le Premier ministre a salué une énième fois la résilience de soignants héroïques, l'exploit du transfert de patients réanimatoires vers des zones «moins en tension», le doublement des lits de réanimation. Mais que saluait-il enfin, sinon la force d'âme et l'attachement viscéral au service public, au service du public, d'une foule de médecins, d'infirmières, de brancardiers, d'aides soignants, qui pendant des années avaient alerté en vain sur leurs conditions de travail. Avaient manifesté pour dénoncer, dans l'indifférence des gouvernants, les risques que faisait courir à la population la schlague comptable érigée en dogme, à travers les Agences régionales de santé, les schémas organisationnels, les certifications fumeuses.

Edouard Philippe loua longuement l'attitude responsable du peuple français, avant d'annoncer à plusieurs reprises la pire récession depuis 1945. Ce n'était pas du Churchill, juste l'annonce de la nécessité économique d'un déconfinement décidé pour, ou à partir du 11 mai, sans qu'à aucun moment on ne saisisse pourquoi cette date plutôt qu'une autre.

J'ai toujours eu du mal avec les chiffres. Au-delà d'une certaine somme, je disjoncte, je ne « calcule » plus. C'est la raison pour laquelle je suis médecin alors que j'aurais pu avoir un vrai job, genre consultant corporate, ou analyste financier, ou start-upper à la Cédric O ou à la Mounir Mahjoubi. Mais j'ai raté ma vie, je suis généraliste. Aussi c'est dans *Libération* que j'ai découvert hier le coût de huit semaines de confinement : une ardoise à 120 milliards d'euros. Vous imaginez cette somme, vous ? Je veux dire : ça représente quelque chose, concrètement ? Ou c'est juste comme Lucile, la batte de base-ball de Negan dans *Walking Dead*, une sorte de présence terrifiante que vous n'osez pas imaginer, mais qu'on vous ressortira de temps en temps pour vous faire bien flipper.

Allez petit Français, il est l'heure de sortir maintenant, il est l'heure d'aller prendre les transports en commun et de retourner bosser parce que... oh la la... 120 milliards d'euros. Déjà le patronat t'explique que c'était bien beau les vacances, mais qu'il va falloir mettre un coup de collier, là. Les congés payés, les heures supplémentaires, toutes ces fariboles, va falloir être un peu raisonnable, les gueux. 120 milliards, quand même...

Je n'arrive pas bien à visualiser. Mais de tête comme ça, je dirais que 120 milliards, c'est beaucoup plus gros que 992 millions, non ? Parce que 992 millions, c'est la valeur maximale qu'a atteint, en 2010, le stock stratégique de protections en cas de pandémie. Qui incluait, outre les masques, des antiviraux. Ce stock de masques, nous le savons tous maintenant même si le gouvernement a tenté de nous le cacher aussi longtemps que possible, s'est évaporé, par incurie, et par cette préoccupation managériale qui a tout supplanté depuis des décennies, le principe de précaution comme le souci de l'humain.

Que ceux qui ont défendu, appliqué, imposé ce dogme quittent la salle. Qu'ils s'éclipsent. Qu'ils se taisent. Je ne peux plus entendre les anciens ministres, le directeur général de la santé, les politiques de droite et de gauche qui ont défendu ce qu'on appelle poliment « une politique d'austérité », bavasser sur les plateaux. Taisez-vous. Que le bilan humain de votre bassesse soit consternant n'étonne personne. On ne s'attendait pas à grand-chose de ce côté-là. Mais d'un point de vue purement comptable, sur le plan économique, sur lequel vous excelliez, paraît-il, tenant fermement le gouvernail au-dessus de nos têtes de foule sentimentale et forcément dépensière... et bien vous êtes encore pires. Des buses. Des nullités galactiques.

Avec un stock de protections, la pandémie aurait pu être gérée différemment et son coût économique (je ne vous parle pas de son coût humain, médical, psychologique... j'essaie de rester sur des données qui vous soient familières) aurait été bien moindre. Vous seriez un syndic de copropriété, les Français vous vireraient sur des rails avec du goudron et des plumes dès la crise passée. A moins que Sibeth Ndiaye réussisse, avec l'aide des chroniqueurs de plateaux enamorés, à nous convaincre que vous avez bien géré, que personne n'aurait pu prévoir, que 2 et 2 font 5. N'y comptez pas.

QUIZZ Philosophico Révolutionnaire

Dix citations à vous de trouver l'auteur parmi trois propositions :

1 – « Le bonheur n'est pas d'avoir tout ce qu'on désire, mais d'apprécier ce que l'on a ».

Réponse A : Paulo Coello – B : Platon – C : Roselyne Bachelot.

2 – « Commencez par changer en vous ce que vous voulez changer autour de vous ».

Réponse A : Emmanuel Kant – B : Mahatma Gandhi – C : Tonton Cristobal.

3 – « L'échec est seulement l'opportunité de recommencer d'une façon intelligente ».

Réponse A : Manu 1^{er} – B : Michael Jackson – C : Henri Ford.

4 – « La révolution, avant de la faire dans la rue, il faut la faire dans sa tête ».

Réponse A : Léo Ferré – B : Pierre-Joseph Proudhon – C : Karl Marx.

5 – « Un gagnant est un rêveur qui n'abandonne jamais ».

Réponse A : Jean Jacques Rousseau – B : Alphonse (a gagné au loto) – C : Nelson Mandela

6 – « Nous ne vivons pas, nous sommes conditionnés, manipulés, pour n'être que des serviteurs d'un système ».

Réponse A : Pierre Rhabi – B : Jean-Luc Mélenchon – C : Max la menace.

7 – « La politique est le moyen pour des hommes sans principes de diriger des hommes sans mémoire ».

Réponse A : Molière – B : Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais – C : Voltaire.

8 – « Pose une question, tu seras idiot une seconde. Ne la pose pas tu seras idiot toute ta vie ».

Réponse A : Albert Einstein – B : Maître Capello – C : Baruch Spinoza

9 – « Parler à un con, c'est un peu comme se masturber avec une râpe à fromage, beaucoup de souffrance pour peu de résultat ».

Réponse A : Georges Brassens – B : Pierre Desproges – C : Donatien Alphonse François de Sade

10 – Toute réforme imposée par la violence ne corrige nullement le mal : la sagesse n'a pas besoin de violence ».

Réponse A : Confucius – B : Benoît XVI – C : Léon Tolstoï.

Une citation en Bonus. Pas de proposition de réponse, à vous de trouver (ou de retrouver) la source :

« Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs ».

Réponses

1 – A. 2 – B. 3 – C. 4 – A. 5 – C. 6 – A. 7 – C. 8 – A. 9 – B. 10 – C



Citation bonus : Article 35 de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen du 24 juin 1793.

Je craque... J'm'fais la belle !

La fuite ...

Mon cousin et moi avons été placés en maison de correction pour une vague histoire de pêche dans la Seine car des voisins se plaignaient du bruit des grenades que nous jetions dans l'eau. Des râleurs, car même lorsque nous versions du mercure et de l'arsenic pour faire moins de bruit, ils appelaient la police.

Donc, enfermés, nous avons décidé de nous faire la belle. Dernièrement, nous avons craqué et profité de la présence régulière de deux motards de la gendarmerie qui garaient leurs motos dans la cour du centre de redressement. Cette fois, les motos étaient stationnées sans surveillance. Rampant sous la fenêtre du bureau de la directrice, nous avons couru et enfourché les motos après avoir brisé l'antivol et joint les fils du démarreur. L'occasion était trop belle, la grille de la maison de redressement était restée ouverte. Bon, allez, on ne traîne pas, plein gaz. Nous vous enverrons des cartes postales, c'est promis !



L'errance

Il y a quelques jours, je vous avais écrit que je craquais et que je partais en moto (avec mon cousin, voisin de confinement forcé) avec une toile de tente et le barda, aussi piqués dans la maison de correction. Bien sûr, je ne vous avais pas dit la direction que nous prenions car les grandes oreilles (ennemies ou non) risquaient d'intercepter mon message.

Bien calés sur ces belles motos, nous sommes passés par des petites routes, des vicinales, des routes forestières, des chemins de terre, des chemins à travers champs, des chemins de traverse, tels des fugitifs évadés comme Jean Valjean. Je vous avoue que nous nous sommes un peu perdus, surtout lorsque nous avons lu la carte à l'envers (le départ avait été précipité).

Les saints hommes

Nous avons évité les lieux habités pour ne pas être surpris par la marée haussée (pour la marée d'équinoxe, cela ne posait pas de problème vu la saison). Ce qui compliquait notre progression, c'était le fait que nous ne pouvions pas approcher des stations services puisque généralement situées en zones habitées et fréquentées par la toujours même marée haussée. Nous avons dû emprunter aux indigènes du liquide lampant. Cela nous a contraint à siphonner quelques réservoirs quand les chauffeurs quittaient leurs véhicules pour des livraisons en rase campagne (fourgon postal, boulanger, boucher et même, mais là c'était risqué, un fourgon de la gendarmerie). Nous avons aussi sollicité quelques curés de campagne en 2CV et même encore en VéloSoleX (si, si, il y en a encore dans les campagnes reculées, chez les pov'cons, les sans dents, les riens). Notre gratitude ecclésiastique leur vaudra sûrement de gagner quelques échelons dans la Sainte Échelle pour accéder au Paradis.

Après toutes ces vicissitudes, nous sommes arrivés dans une région reculée de notre belle France dont je tais le nom (motifs de sécurité que vous comprendrez bien). Preuve que je suis bien descendu en une province reculée, je vous joins une photo de moi en moto sur une route éloignée de l'Île de France.



Communication difficile

Comme promis, je vous donne des nouvelles. Je vous écris tardivement, car je suis dans le maquis et il faut que j'attende la tombée de la nuit pour sortir et me rapprocher de la route départementale qui passe en bas. Attention à la marée haussée ! Cette sortie me permet de me brancher sur la ligne téléphonique qui longe ladite route mais pour cela je dois grimper au poteau du même nom.

Pour l'instant tout va bien, dans le coin il y a beaucoup de lapins que j'attrape au collet, je trouve aussi des œufs dans les arbres et parfois des sangliers (pas dans les arbres, ah ! Ces citadins ça connaît r'in).

Bon, je vous laisse, je remonte au campement avant la nuit pour ne pas me perdre ou me ramasser la figure. Je vous joins une photo du campement.

A 20h, nous ne tapons pas dans nos mains pour ne pas nous faire repérer ! L'autochtone a l'ouïe fine.

Sans aigle

Nos vêtements commençaient à devenir des loques et vivre sans arrêt cachés, confinés depuis un mois dans le maquis, ce n'était plus supportable.

Près d'une rivière coulant non loin, nous avons profité de la baignade de deux gendarmes pour leur emprunter leurs uniformes. Le juge dirait « volés », mais faut toujours qu'il exagère les faits.



De toute façon, ces uniformes sont payés avec nos impôts. Bon, il est vrai qu'avec mon cousin nous ne payons pas d'impôt ou pas souvent. Nous, nous voudrions bien, mais la pêche dans la Seine ne rapporte pas beaucoup car les restaurateurs refusent d'acheter les poissons trop déchiquetés par les grenades.

Donc, nous avons revêtu les deux uniformes, avec les pantalons de cuir mais sans aigle sur le dos (tant pis pour Édith). C'était un bon camouflage, ce qui nous a facilité la vie pour nous déplacer. De plus, dans les poches des uniformes étaient restés les carnets à souche d'amendes forfaitaires. Nous avons ainsi pu renflouer nos fonds. Mais comme nous avons une morale... toutes les infractions étaient réelles et nous faisons une ristourne de 50% aux contrevenants. Comme ça tout le monde était content.

La bourrée des célibataires

Tout allait bien quand, un jour, nous avons décidé de « descendre en ville ». Comme aurait dit Michel Berger, « c'est la panique sur les boulevards quand on arrive en ville tout le monde change de trottoir ». Il est vrai que notre uniforme nous a facilité la vie lorsque nous avons fait la tournée des bistrots. Bières, kir, Sauvignon, même du porto, tout coulait à flot. Et tout ça offert. Ah ! Les braves gens, les braves taverniers, et on dira après que les français n'aiment pas leurs gendarmes dans les campagnes.



Le plus difficile fut de retourner au maquis. Ce n'est pas qu'on avait trop bu. Il n'y a que 27 cafés et restaurants dans cette petite bourgade. Non, ce qui n'a pas passé c'est le mélange des olives et des cacahuètes avec les consommations. C'est certain, elles n'étaient pas fraîches ! Résultat, nous avons eu des difficultés pour rentrer, comme le montre la photo parue le lendemain dans le journal local.

Plions bagages

Après l'incident dans la bourgade... la photo dans le journal et en entendant tourner un hélicoptère de la gendarmerie au dessus de notre refuge, nous avons compris que le pot au rose était découvert. La prudence nous avait enseigné qu'il ne fallait pas moisir dans un coin quand la maison poulaga rapplique. Donc, nous avons plié les gaules et nous sommes partis chacun de notre côté pour brouiller les pistes et augmenter nos chances puisqu'ils recherchaient deux fugitifs vus en ville.

Le bonheur retrouvé

Je ne sais pas encore ce qu'est devenu mon cousin. Pour ma part j'ai roulé, roulé, roulé sans m'arrêter et sans me retourner.

A force de rouler, je suis arrivé dans la ville des français en Chine qui, dans les années 80, était devenue une « ville française » grâce aux échanges universitaires. Elle s'appelle Wuhan. Coup de chance la pandémie était passée et la vie reprenait ses droits. Donc, je m'y suis installé.

Là, j'ai repris mes études et je suis devenu une renommée locale dans l'art des contrefaçons en tous genres. Je coule des jours heureux, toujours avec la moto empruntée à la gendarmerie qui m'a amené jusque-là, comme le montre la photo que je vous ai envoyée.



Si vous allez faire un petit tour en Chine, passez me voir... je vous emmènerai faire un petit tour de moto!